

On a ensuite des exemples d'autres témoignages tirés de son film, par ailleurs tout aussi intéressants, où elle fait l'aller-retour avec sa propre expérience à partir de ce qu'elle a noté au fil des années. Elle se relit et s'étonne d'elle-même : de l'intérêt pour les femmes de prendre des notes sur les violences subies ! Évidemment, pas facile...

On a alors un premier essai de rupture et des développements sur qui est Michael, description d'une des figures de l'homme violent, homme dépendant (psychiquement, mais aussi matériellement !) avec les derniers exemples des violences subies quand elle arrivera à le faire expulser après un dépôt de plainte. Sa partie conclusive est le bilan d'une prise de conscience : « Même négativité volontaire (p. 164), mot de la fin qui nous sort de la victimologie traditionnelle. Et c'est bien l'histoire de toutes les femmes, même une femme intellectuelle comme elle, et de toutes celles qu'elle a filmées.

C'est aussi la clé du titre : la rose de Jéricho, qui subit de longues périodes de sécheresse en attendant la goutte d'eau qui la fit reverdir et s'ouvrir. Une romancière est née.

Annik Houël

Dominique GAUTHIEZ-RIEUCAU, *Des nouvelles du masculin féminin - Histoires de genre*, L'Harmattan, 2025, 140 pages.

L'emploi du mot « nouvelle », dans le titre de l'ouvrage, joue de la polysémie de celui-ci ; si la nouvelle constitue une forme littéraire aux contours déterminés, les nouvelles sont en relation avec l'actualité, avec ce que le monde vient à nous communiquer de son histoire et de ses soubresauts. Ce jeu sur la double signification inaugure un des principes de l'énonciation : l'écriture ne se dissocie jamais d'un présent collectif dont l'auteure souhaite rendre compte.

D'ailleurs, il n'est pas toujours sûr que la nouvelle, comme modalité brève, soit la meilleure enveloppe du propos ; souvent l'on s'interroge sur le bien-fondé de ce choix : n'y aurait-il pas lieu plutôt de privilégier l'essai, lorsqu'il s'agit de remettre en mémoire des discours politiques ou d'expliquer des fonctionnements sociaux, moins connus, parce que lointains ?

L'on découvre donc quatre récits, bien différenciés en ce qu'ils traitent chacun d'une question spécifique dans un horizon spécifique. Le premier, « Lectures sexuelles », met en scène la survie des femmes au Pakistan, en Afghanistan, sous les coups d'un régime qui les pourchasse et leur interdit jusqu'aux manifestations les plus immédiatement humaines, telles que le regard. En s'appuyant sur la persécution dont a été victime Malala Yousufzai, co-lauréate du prix Nobel de la

paix en 2014, l'autrice plaide évidemment pour l'accès à l'instruction des fillettes et l'anéantissement de ce qu'elle appelle un apartheid de genre, à travers l'enquête que mène son personnage de journaliste.

Le second texte, intitulé « Ubuntu », terme emprunté aux langues bantoues, explore la valeur de la notion, oscillant entre solidarité, harmonie et pardon. Au cours d'un voyage de groupe en Afrique du Sud, la narratrice, depuis la vitre de son car, mêle des observations concrètes, signalant la découverte des paysages et des localités, à des divagations personnelles inspirées par les circonstances. Dans un pêle-mêle de références bibliographiques, sociologiques ou historiques, elle tâche de comprendre son sentiment de malaise, explicable tantôt par la condition des femmes dans un pays de polygamie, tantôt par l'impression d'être entraînée dans une malédiction, un sort jeté aux voyageurs dans ce monde de superstitions et de communication suprasensible.

« Le nombre d'Or ou L'effet couleuvre » revient vers l'Europe et l'expérience du couple moderne, confronté aux aléas de sa pérennité après la naissance d'un enfant. Soudain, en dépit de l'attrait amoureux, le père se crispe, déléguant à l'épouse la charge du nourrisson, plus encore, il s'éloigne, cherche à reconquérir son indépendance, comme si la demande nouvelle qui lui était faite d'aliéner une part de sa liberté pour la vie de l'autre, excédait ses possibles. Le masculin/féminin se trouve une fois encore interrogé, par l'exemple de cette disparité éducative et symbolique qui creuse l'écart vis-à-vis des responsabilités familiales.

Enfin, « Les femmes et le cri du Minus ou Première ligne » nous reporte à la période du confinement. Le Minus, désignation narrative du coronavirus, permet de restituer la violence que les femmes ont subie dans ce contexte particulier de l'isolement et du cloisonnement. Plus que jamais, elles ont été exposées aux persécutions des hommes de leur entourage, sans plus bénéficier de l'espèce de contrepoids qui vient de la vie ordinaire, les sorties, les courses, le travail. Le tête-à-tête sauvage a suscité la création de nouveaux numéros d'urgence, d'associations d'entraide, témoignant de ce que cette situation mondiale révélait de vulnérabilité dans le cadre domestique. Pourtant, alors que l'épidémie cloître et réprime, de subtils débats ont lieu quant au genre à donner à la maladie qu'est le Covid, et c'est bizarrement une académicienne, Hélène Camère d'Encausse, qui décrète, contre l'usage déjà installé, que l'on dira la Covid. Ainsi, alors que toutes les féminisations sont à peu près refusées par l'institution, celle-là, brutalement, va trouver sa légitimation. Parmi les scansions poétiques qui ponctuent le livre, nous pourrions conclure en retenant celle-ci :

*Force insoupçonnée
dans le monde menacé,
femmes exposées*

Le va-et-vient d'une géographie à une autre, d'une culture à une autre, n'empêche pas le constat double et paradoxal, qui d'une part traduit l'omniprésence d'un pouvoir patriarcal, d'autre part la permanence des résistances et des luttes. Et justement, de cet ensemble à la fois consternant et révoltant, émergent quelques portraits, rapides et fugitifs, mais qui semblent ceux auxquels il convient de s'accrocher pour échapper à un pessimisme radical.

Sylvie Camet

Déborah GAY, *Radio : nom féminin, mondes masculins*, Presses Universitaires du Midi, 2025, 130 pages

Les études portant sur la radio et le genre sont relativement peu nombreuses en comparaison de ce qui a pu être produit à propos d'autres media. Il faut évidemment souligner que ce mode de communication a perdu de son impact au long des décennies, relayé qu'il a été d'abord par la télévision, puis par le web. Cependant, en dépit de cette relative désaffection, les émissions matinales continuent de mobiliser une large audience, et les stations musicales sont adoptées par une population jeune, voire très jeune. Les chiffres les plus récents annoncent un total de 40 millions de personnes à l'écoute chaque jour, touchant ainsi 70 % des Français, ce qui va à l'encontre de l'idée que seules les images exerceraient leur influence : des voix aussi viennent jusqu'à nous, et, justement, c'est un des paramètres choisis par l'auteure, afin d'analyser le phénomène d'une masculinisation de l'antenne.

Le corpus considéré est évidemment très sélectif, parmi l'immense offre n'ont été retenues que les dix radios les plus écoutées, empêchant que la variété des stations n'aboutisse à des résultats plus complexes. En effet, les radios publiques et privées les plus populaires imposent probablement de manière encore plus drastique leurs discriminations, puisqu'en tant qu'industries culturelles, elles corroborent un projet politique et sociétal d'ensemble.

Donc, ce qui traverse les ondes, ce sont des voix, et même si aujourd'hui le relais de la photographie existe largement, que ces voix sont associées dans d'autres espaces à des corps, le principe est plutôt celui d'une relative éclipse de la personne. Cette donnée aurait pu faire l'affaire des femmes, victimes trop souvent de leur apparence, il n'en est pourtant rien. Est alors confiée à la tessiture vocale le soin d'affirmer qui se cache derrière la parole. La première conséquence de ce mécanisme est la polarisation sexuée au détriment de toute recherche d'une non-binarité. Dès les premières accentuations, nous nous devons de reconnaître une femme, un homme. Certaines radios ont joué jusqu'à l'extrême de cette